

# Le silence loquace de la mémoire

## Martine Lani-Bayle

En hommage à Germaine Tillion<sup>1</sup>

### Résumé

Longtemps face au dilemme de la mémoire, qui attrape même ce dont elle ne veut pas se souvenir, la société, pour tenter de se préserver des délits non résiliés, a implicitement institué des « interdits de savoir » : on efface ce qui n'a pas été assumé (assumable) pour faire comme si de rien, comme si ne pas le dire permettait de s'illusionner sur le fait que ce qui s'est produit d'extrême n'aurait pas eu lieu... : il vaut mieux ne pas le savoir, le cacher pour ne pas ternir la mémoire et à cet effet, tenter de la réformer, la reformer. Or la vie ne fait jamais table rase, qui ne cesse de se réinventer sur les vestiges autant que les vertiges du passé. Mais qu'a-t-on besoin d'en savoir, du passé, – et pourquoi –, pour s'en sortir, dans la vie, sans toutefois en sortir (en tout cas pas trop vite...)?

**Mots-clés** : mémoire, souvenir, cacher, taire, résilier

### Abstract

For a long time, implicit interdictions to remember have been instituted and have served as means to cope with the dilemma of memory, i. e. the compulsion to remember even that which a society would rather forget. The aim of these interdictions is to try and protect the social body from offences which have yet to be dealt with properly. As a result, what has not been owned up to is being erased and life goes on as if nothing had happened. It is better not to know. It is better to hide so as not to risk tarnishing the image of the collective memory. Meanwhile this collective memory is being reformed or re-formed/fashioned. Life, however, never makes a clean sweep. It keeps reinventing itself on the vestiges of the past. What do we need to know, from the past - and why – to get by in life? And not leave it too soon?

**Keywords** : memory, remembrance, to hide, to shut, cancel

---

<sup>1</sup> CYRULNIK, Boris, « La résilience dans les situations extrêmes », conférence donnée à l'Université de Nantes le 27 mai 2015 pour l'entrée de Germaine Tillion au Panthéon.  
<https://www.youtube.com/watch?v=AM4JSsNIJ3E>

« Qu'est-ce que le cerveau humain, sinon un palimpseste immense et naturel ? Mon cerveau est un palimpseste et le vôtre aussi, lecteur. Des couches innombrables d'idées, d'images, de sentiments sont tombées successivement sur votre cerveau, aussi doucement que la lumière. Il a semblé que chacune ensevelissait la précédente. Mais aucune en réalité n'a péri. » Charles Baudelaire

Que faire de ce qui ne veut, de ce qui ne peut être raconté – parce qu'échappant non seulement aux mots mais à toute « représentation » – et qui pourtant, eut lieu ? Que faire de ce qui aura été repoussé car gênant et qui, du plus profond de ce refus, continuera de gêner et de faire peur, provoquant une sorte de guerre de mémoires et un débat moral entre celle qui est rendue acceptable et légitimée, et celle qui reste inaudible ? L'art, la littérature constituent-ils une forme possible de réponse ? Et quel équilibre négocier entre ces extrêmes, alors que beaucoup préfèrent toujours cacher, ne pas savoir, plutôt que de subir une mémoire ?

### **Les refus et les refusés de la mémoire**

« J'aime l'idée que l'expérience de la mémoire, autrement dit l'action de se remémorer, transforme les lieux en paysage, métamorphose les espaces illisibles en récit. » Maylis de Kerangal

Notre mémoire est lacunaire et trieuse, capricieuse et infidèle, ne cessant de nous jouer des tours. Car tout n'y est pas fréquentable, en lien avec les vicissitudes de l'existence. Certains vécus ont en effet été si difficiles que l'on peine à s'en souvenir ou qu'on les repousse. Ce qui ne veut pas dire que l'inscription n'a pas eu lieu, les traumatismes qui s'y fixent s'attardent en mémoire, mais leur souvenir est si douloureux que la réminiscence est refusée, par protection voire par déni.

Que faire quand cette mémoire proscrite (voire parfois prescrite) s'échappe et dilue l'identité autant que les identifications ? Comme l'écrit Mazarine Pingeot qui dut garder un secret durant toute son enfance : « [Et] ce silence, peut-être n'ai-je plus envie de le transformer. Il s'installe à côté des souvenirs des autres, côte à côte, mémoire et amnésie,

paroles dites et paroles tues<sup>2</sup> ». Car vivre, simplement vivre, active, malgré nous, une mémoire qui capte, attrape, même ce dont nous ne voulons ou ne pouvons nous souvenir. Alors, pour tenter de nous préserver de méfaits non résiliés, des « interdits de savoir »<sup>3</sup>, bien servis par la fabrication de secrets<sup>4</sup>, peuvent surgir, cherchant à éviter la propagation ou transmission de savoirs. Ces interdits, en effet, voilent, voire détournent, ce qui n'a pas été assumé ou assumable, tentant de faire *comme si de rien*, comme si ne pas dire permettait de s'illusionner sur le fait que ce qui s'est produit d'extrême n'avait pas eu lieu : j'ai appelé *scordatura*<sup>5</sup> ce savoir détourné imposé à certains, essentiellement les enfants, à qui on inflige une autre version de leur histoire pour éviter qu'ils ne souffrent d'être informés de ce qu'ils ont vécu précocement de difficile. Non seulement on le leur cache, mais on leur en barre l'accès et, pour éviter qu'ils ne questionnent, certains vont jusqu'à leur raconter autre chose que ce qui s'est passé. Les mots dits autour d'eux et sur eux ne correspondent donc pas à leur vécu, dès lors c'est le langage dans son ensemble qui perd toute signification potentielle et, au-delà, les savoirs qui soit feront peur, soit ne voudront plus rien dire.

Le mot *scordatura*, que j'ai découvert chez la romancière Nancy Huston dans *Instruments des Ténèbres*<sup>6</sup>, vient de l'italien *scordare* qui signifie barrer, gommer en scarifiant, en laissant donc trace, sur le support, de la tentative d'effacement. Il est utilisé en musique pour désigner ces morceaux composés pour instruments à corde en programmant un désaccord entre la note écrite et celle qui est jouée. C'est ce qui m'a incitée à nommer ainsi ce désaccord volontaire parfois imposé entre la vie et les mots pour la dire.

Cela peut partir d'une bonne intention, au départ, de l'environnement<sup>7</sup> se voulant protecteur. En effet, nous dit Pierre Legendre « [...] indéfiniment, les générations apprennent que la parole a pour décor l'indicible et que pour être habitable, le monde doit être mis en scène avec des mots<sup>8</sup> ». Mais ceux-ci peuvent tout autant nous rendre le monde parfaitement inhabitable ! Quoi, des hommes, autant d'hommes, ont été capables de faire à d'autres et au Monde toutes ces horreurs ? Et si « je » les entends, je peux me demander ce que je fais là...

---

<sup>2</sup> PINGEOT, Mazarine, *Bouche cousue*, Paris, Julliard 2005, p. 48. Voir aussi PINGEOT, Mazarine, *Bon petit soldat*, Paris, Julliard 2012.

<sup>3</sup> LANI-BAYLE, Martine, *L'Enfant et son histoire. Vers une clinique narrative*, Toulouse, Erès 1999.

<sup>4</sup> LANI-BAYLE, Martine, *Les Secrets de famille. La transmission de génération en génération*, Paris, Odile Jacob, 2007.

<sup>5</sup> LANI-BAYLE, Martine, *L'Enfant et son histoire*, op. cit. et *Taire et transmettre. Les histoires de vie au risque de l'impensable*, Lyon, Chronique sociale, 2006, p. 172 et 173.

<sup>6</sup> HUSTON, Nancy, *Instruments des Ténèbres*, Arles, Actes sud 1996.

<sup>7</sup> J'ai découvert récemment que l'on pouvait soi-même *scordarer* son rapport au monde, en décalant à peine sa perception pour en modifier la réalité et ainsi, l'interpréter à tort sans s'en rendre compte. Une forme de syndrome de Stockholm qui détourne la mémoire pour préserver les souvenirs, inversant les rôles entre le « tuteur de résilience » et la personne à l'origine du traumatisme.

<sup>8</sup> LEGENDRE, Pierre, *La Fabrique de l'homme occidental*, Paris, Les éditions Mille et une nuits 1996, p. 11-17.

Alors pour éviter de telles prises de conscience, beaucoup se ferment à ce savoir meurtrissant qui nous vient des mots : « J'étais décidé à ne rien savoir », relate le personnage principal, soit lui-même, de Philippe Grimbert, dans le bien-nommé *Un Secret*<sup>9</sup>. Mais il ne suffit pas de taire pour bloquer tout passage. En effet, « secret », cela vient du verbe secréter, à savoir ce qui suinte, transpire, et alerte quasi sensoriellement par une odeur, donc une « saveur ». Celle-ci est désagréable, certes, mais le mot saveur a donné lieu au mot « savoir » : sans saveur qui alerte sur un intérêt, pas d'opération de construction de savoir enclenchée. Malgré une interdiction posée sur un savoir potentiel, celui-ci passe donc comme un fumet et se révélera à la faveur de quelque événement qui le déclenchera inopinément : « Le lendemain de mes quinze ans, j'apprenais enfin ce que j'avais toujours su<sup>10</sup> », poursuit le personnage de Philippe Grimbert. Alors lui apparaît au grand jour l'insoutenable démasqué : « Le long d'une route peuplée de murmures, je distinguais maintenant des corps, allongés sur le bas-côté<sup>11</sup> ».

Dès lors, quand la vie est sortie des limites, disons du « tolérable », quand ce qui va s'exprimer par le corps et les mots aura surtout valeur de maux, comment recueillir ce que nos mœurs qualifient d'inaudible – car passé de l'autre côté de l'humain ? Est-ce souhaitable ? Est-ce même envisageable, est-ce juste « possible » ?

### **Ce qui passe – ou pas...**

« [...] On ne peut saisir un sentiment ou une émotion que s'ils se sont laissés représenter sous une forme verbale. » Régine Detambel

« Le dit est l'invitation du non-dit. [...] La présence mouvante du non dit et du non écrit est le ferment de la création. » Paul Morin

Derrière ces interrogations se dévoilent les questions de l'*usage vivant* de la mémoire et de la transmission entre les générations, au plan familial, comme national et international. Parfois, nous l'avons tous constaté, ceux qui ont vécu des événements difficiles ou traumatisants pour eux et que l'on va considérer dès lors comme « extrêmes », en intégrant la

---

<sup>9</sup> GRIMBERT, Philippe, *Un Secret*, Paris, Grasset 2004, p. 18.

<sup>10</sup> Ibid., p. 75.

<sup>11</sup> Ibid., p. 79.

dimension subjective et circonstancielle de l'accolage de ce terme à une situation vécue, ne parviennent à les dire, pas plus à leur entourage, qu'à eux-mêmes. Cela ne signifie pas nécessairement qu'ils sont amnésiques ou dans le déni, cela témoigne pour le moins d'une impasse à mettre des mots sur un innommable qui les dépasse, d'un refus de faire revenir la souffrance en évoquant/communiquant ce qui l'a suscitée, mais aussi et tout autant, d'un besoin de refaire surface en regardant plutôt des ailleurs moins affectés.

Parfois, pourtant, et alors qu'on a pu leur faire procès de ne pas avoir dit, les personnes blessées ont quand même dit, et de suite. C'est l'*entente* qui n'a pas été au rendez-vous, l'écoute de leur parole ayant été tellement intolérable que les oreilles à qui elle était destinée se sont fermées, sans même qu'elles s'en rendent compte. Il ne suffit pas de dire quelque chose, en effet, pour que ce soit entendu. Et parfois, aussi, l'autre entend bien autre chose que ce qui est dit. Comme le remarque la romancière japonaise Yoko Tawada, c'est l'oreille, l'organe du récit, et non la bouche<sup>12</sup>. Ce que je dis autrement en constatant que la transmission est faite par la réception, pas (seulement) par l'émission.

Sans pour autant généraliser en fonction des contextes, des époques et des enjeux, prenons l'exemple des guerres. Un jour, des soldats sont mobilisés et, résolus ou malgré eux, partent. Le cœur en avant pour certains, la peur au ventre pour d'autres. Plus tard, parfois bien plus tard, certains – si peu – rentrent. Mais sont-ils pour autant *revenus* du front des bagarres commises ? Quelques-uns rentrent et pourtant, ce ne sont plus les mêmes. Souvent, elle est visible, la différence : après la guerre de 1914, les soldats, devenus les « poilus », sont rentrés morcelés, mutilés, marqués dans leur chair de façon définitive – sinon dans leur être. Certains – bien trop, 27 000 environ – furent d'ailleurs nommés les « gueules cassées ». Après la guerre de 1940 ils sont rentrés le corps entier en apparence mais squelettique, affaibli voire malade. Après la guerre d'Indochine ou d'Algérie<sup>13</sup> ceux qui sont rentrés étaient peu marqués de façon visible, mais en eux-mêmes cassés. La plupart, parmi ceux qui sont encore là, ne s'en sont toujours pas remis. Et si, malgré la dite Grande Muette, les savoirs ont fini depuis par circuler, même si le mot « guerre », pour celle d'Algérie, a fini par être avoué – officiellement –, après quelques décennies où il était pudiquement question des « événements », ce que l'on sait reste bien édulcoré par rapport à ce qui fut. Les mots, même les images quand il y en a, se montrent de toute façon bien impuissants face à l'horreur, à

---

<sup>12</sup> TAWADA, Yoko, *Narrateurs sans âmes*, Paris, Verdier, 2001, p. 23.

<sup>13</sup> Voir « Le silence de la mémoire : Algérie, le travail social à l'épreuve de l'Histoire », *Le Sociographe*, Champ social, n° 46, 2014.

l'impensable. Et pourtant, ce fut. L'horreur est bien au-delà des mots pour la dire – sinon la maudire.

Quand il a été reproché aux revenants, notamment par leurs enfants (qui pourtant, « savent » / ne peuvent ignorer ce qui s'est passé du côté de leur père rentré au foyer les yeux éteints), de ne pas avoir raconté... :

- *Qu'elle soit dite, ou pas, avec des mots et à des interlocuteurs*, qu'il y ait par la suite rebond, re-vie ou dépression, sidération persistante..., l'horreur reste inscrite chez le revenant de façon indélébile

- *Qu'elle soit dite, ou pas, avec des mots et à des interlocuteurs*, le revenant reste meurtri, honteux, comme en trop, parfois même il ne supporte plus de faire partie, encore, de ce monde : témoin gênant et récusé de l'inavouable qu'il a rencontré et vécu, subi, voire agi...

Quoiqu'il en soit, la parole sur les exactions commises sonne comme un glas d'accusations multiples envers l'humanité et se montre donc intolérable :

- Pas tout de suite, laissez-nous du temps pour entendre, signifie ce refus d'audibilité. Un temps de silence pour tenter de récupérer du vertige... ; voire, même, un temps pour que les acteurs-bourreaux s'effacent et que d'autres surviennent, vierges encore – au moins en tant qu'eux-mêmes...

Mais elle n'en ressort pas vierge, l'humanité. Que les exactions soient dites ou pas, qu'elles soient entendues ou pas. L'émotion de toute façon reste présente. La douleur majuscule. La trace est là qui même enfouie ou refusée, persistera. Rien, caché ou pas, dit ou pas, su ou pas, ne s'efface.

Alors qu'y peut le dire, qu'est-ce que le savoir permet ou empêche, le « il faut le dire, il faut que ça se sache pour que "plus jamais ça !" » peut-il être au rendez-vous du savoir enclenché par les mots ? Si seulement...

### **Le recours du texte**

« Sans doute la fonction essentielle de la véritable littérature n'est-elle pas autre chose : montrer l'expérience anonyme de l'humanité, traduire sous forme de savoir et de connaissance, si souvent délaissée par les démarches académiques et intellectuelles, alors qu'elle nous est, aujourd'hui,

tellement nécessaire pour éduquer et pour nous éduquer. » Edgar Morin<sup>14</sup>

Or dire n'est pas neutre. Dire transforme ce qui fut. Et peut aller jusqu'à réduire et identifier, à posteriori, ce qui a été à ce qui en est dit, encore plus quand c'est écrit. Dès lors, remarque Philippe Claudel, « les mots font peur. Même à ceux qui les connaissent et les déchiffrent. Je suis là, et je n'y parviens pas. Je ne sais pas comment dire. Mes doigts tremblent autour de la plume. Mes tripes se nouent. Mes yeux me piquent. J'ai plus de cinquante ans mais je me sens comme un gamin empli de terreur<sup>15</sup> ». Alors, la « vérité » de la vie, la vie vraie, sortiraient-elles, de façon détournée, de la plume des écrivains sous couvert de roman – Madame Bovary – voire de BD<sup>16</sup> ? Avec une sensibilité à l'*extrême* du « mémorable » conduisant au récit, car l'*homme heureux* n'a pas d'histoire<sup>17</sup>, dit-on...

Ainsi, « la dynamique du récit ne se déclenche que lorsqu'apparaît une rupture dans la banalité [...] [Le récit] s'intéresse à ce qui est en péril, ou paraît l'être. Concevoir une histoire, c'est le moyen dont nous disposons pour affronter les surprises, les hasards de la condition humaine, mais aussi pour remédier à la prise insuffisante que nous avons sur cette condition », remarque Jérôme Bruner<sup>18</sup>. Dès lors, la pente du récit va vers où ça fait mal, mais il ne peut pas tout et ne secrète pas toujours ses antidotes... Et il pourra tant libérer qu'accentuer en ressassant. Car, si le récit invente le temps<sup>19</sup>, lui-même lui est assujéti. Ainsi est-il possible de distinguer :

- Un *avant* le récit qui le suscite, et la plupart du temps un avant difficile, donc.
- Un *pendant* où le geste est suspendu par le dire : l'homme en effet ne peut à la fois dire et agir, par exemple il ne peut en même temps se battre et faire le récit de sa bagarre<sup>20</sup>. Ce qui a fait dire à Françoise Dolto, par exemple, qu'il faut offrir aux jeunes la possibilité de raconter leur mal-être afin d'éradiquer d'éventuels passages à l'acte mortifères comme délictueux.
- Un *après* qui permet, soit de reprendre le cours interrompu du temps de la vie en augurant d'un « pas encore » pouvant se révéler différent de ce qui fut et a été dit –

---

<sup>14</sup> MORIN, Edgar, *Éduquer pour l'ère planétaire*, Paris, Balland, 2003, p. 22.

<sup>15</sup> CLAUDEL, Philippe, *Les Âmes grises*, Paris, Stock, 2003, p. 170.

<sup>16</sup> Pour les enfants japonais, Anne Franck est connue comme personnage de Manga.

<sup>17</sup> CYRULNIK, Boris et CONRATH, Patrick dir., *Raconter des histoires. Un étrange besoin*, Revigny-sur-Ornain, Les éditions du Journal des psychologues, 2014.

<sup>18</sup> BRUNER, Jérôme, *Pourquoi nous racontons-nous des histoires ?*, Paris, Retz, 2002, p. 79.

<sup>19</sup> LANI-BAYLE, Martine, « Apprivoiser le passé pour apprendre le monde et développer l'avenir : la fonction du récit », in *Jeu et temporalité dans les apprentissages*, Paris, Retz 2015, p. 81-98.

<sup>20</sup> BERNARD, Victorri, « Homo narrans : le rôle de la narration dans l'émergence du langage », *Langages*, 146, Paris, Larousse 2002, p. 112-125.

il peut alors se montrer absorbeur de choc ; soit de rester figé, par arrêt sur image, sur ce qui a été relaté et qui pour autant, ne passera pas et envahira un quotidien qui ne sera plus perçu, fors par ce filtre persistant. Ce qui est plus fréquent qu'on ne l'imagine.

Mais l'après peut aussi résonner et faire écho dans la tête de celui qui écoute et à ce titre, il pourra montrer des possibles et se montrer déclencheur de comportements analogues à ceux évoqués par les mots. Cela marche aussi pour la vision, de films par exemple. La violence vue, la violence entendue, peuvent ainsi provoquer une violence agie : l'empathie, qui éveille les mêmes zones cervicales que celles de l'action évoquée, n'est pas toujours bonne conseillère...

Ainsi quand il éveille, fixe ou maintient au présent la douleur passée, quand le sens persiste malgré lui à s'en absenter, comme en témoigne toujours Philippe Forest après l'écriture de *L'Enfant éternel*<sup>21</sup> qui relate l'agonie de sa petite fille atteinte d'un cancer, le récit peut susciter l'effroi ou le rejet, voire l'action ou la répétition. Sauf à « cultiver » autrement, et quasi sciemment, la démarche d'écriture. Par exemple suivant ce qu'évoque, lors d'un entretien avec Julien Le Gros<sup>22</sup>, l'écrivaine Scholastique Mukasonga, qui a vécu le massacre au Rwanda et y a perdu la plupart des membres de sa famille :

- « Je m'inscris dans la reconstruction du pays avec les moyens dont je dispose. Avec l'écriture, j'essaie de donner la place que le Rwanda mérite dans la littérature. »
- « Dans tous mes ouvrages, même mon autobiographie *Inyenzi ou les cafards*<sup>23</sup>, il y a une place pour la tradition rwandaise. Ce n'est pas qu'un pays de génocide<sup>24</sup>. »
- « C'est un livre qui ne contourne pas la souffrance, l'humiliation, le fait qu'on nous a détachés du statut d'être humain pour celui de cafard. [...] J'ai grandi avec cette carapace de cafard. »
- « Une autobiographie est une souffrance, une souffrance lourde. À chaque fois je me blessais en étant dedans : le "Je". »

Pour faire tenir son récit, le rendre audible, rendre à son pays une histoire, son histoire, Scholastique Mukasonga a sciemment mis en œuvre un artifice d'écriture sans la bloquer autour de l'innommable mais visant à le faire passer en rétablissant, au-delà de ce qui est relaté, un avant et un après. Autour du traumatisme collectif, *avant* qu'il se produise, il y avait

---

<sup>21</sup> FOREST, Philippe, *L'Enfant éternel*, Paris, Gallimard, 1997.

<sup>22</sup> MUKASONGA, Scholastique in *Africultures*, Paris, L'Harmattan, 03/04/2014.

<sup>23</sup> MUKASONGA, Scholastique, *Inyenzi ou les cafards*, Paris, Gallimard, 2006.

<sup>24</sup> C'est moi qui souligne.

de la vie et cette prise de conscience est la voie pour qu'elle revienne *après* – certes changée, mais revenue malgré tout.

Ainsi l'écriture peut-elle évoquer, rappeler, signifier, quelque chose qui fut vécu sans le figer en arrêtant le temps sur ce qui est écrit. Le processus dès lors se distingue du produit. Mais l'écrit, s'il s'en inspire voire la frôle, *n'est pas* la vie. En tant que tel il sert la fiction de vie, il la déborde et en crée une re-présentation factrice de pensée sur elle, certes, mais qui ne peut pas lui être assimilée ni réduite. « Dans l'acte de parole, l'homme ne transmet pas son savoir, il poétise, il traduit et convie les autres à faire de même. Il communique en artisan : en manieur de mots comme d'outils », écrit Jacques Rancière<sup>25</sup>. Si elles ne sont pas confondues, l'écriture *et* la vie peuvent se conjoindre en toute complicité, et l'on peut jouer de leurs deux registres.

### **Sans, pour autant, oublier l'oubli...**

« Il manque à cette civilisation le "travail" de l'oubli qui seul confère au lieu social ce caractère de "spiritualité", laïque ou religieuse, par laquelle l'humain atteint le réel par le rêve, manière essentielle de le gouverner sans trop de traumatisme. » Roland Gori<sup>26</sup>

Comment cette fonction re-créative du texte compose-t-elle avec la mémoire et les souvenirs ? Parmi tout ce qui constitue une vie, en effet, que retenir pour les mettre en mots et comment, en retour, ces derniers les infléchiront-ils ? « Le secret de ma longévité ? Dans ma vie, j'ai écarté les mauvais moments. Je choisis, je ne subis pas », a déclaré, à l'orée de ses 121 ans, Jeanne Calment, ex-doyenne de l'humanité, à un journaliste qui lui demandait les secrets de sa longévité.

Toute mémoire a ses douleurs mais on n'est pas obligé de ne regarder que vers ces zones, il en est d'autres, dans toute vie, qui sont plus agréablement fréquentables. Mais si on néglige ces dernières, elles seront recouvertes par d'autres plus lourdes qui pourront en désaffecter les réminiscences : le cerveau ne s'use que si on ne s'en sert pas, les chemins ont besoin d'être empruntés pour rester ouverts. Tout comme une leçon pourtant apprise à l'école a besoin d'être révisée, à savoir suffisamment réactivée pour rester accessible et récitable, de même nos innombrables événements de vie, s'ils ne sont jamais rappelés par la mémoire, auront

---

<sup>25</sup> RANCIERE, Jacques, *Le Maître ignorant*, Paris, Fayard, 1987, p. 110.

<sup>26</sup> GORI, Roland, *La Dignité de penser*, Arles, Actes Sud, 2011, p. 186.

tendance à se rétracter jusqu'à ne même plus rester imaginables. Pas effacés, mais sans plus l'ombre d'un chemin pour y conduire. On ne sait même plus qu'un jour, ou peut-être une nuit, ce fut.

Cette forme de dérobade qui se renforce avec le temps est de plus en plus fréquente semble-t-il, sinon redoutée. « La maladie d'Alzheimer n'avait pas été inventée. Ici et là, quelques "gâteaux" battaient la campagne mais sans qu'on crie à la pandémie et qu'on en fasse un angoissant problème de société », constate Philippe Bouvard<sup>27</sup>. Ce qui devient une de nos hantises de l'avancée en âge, le voile de la mémoire, était auparavant rabattu sous couvert d'une « démence sénile »... Quand on ne va plus chercher un souvenir, sans rappel, celui-ci somnole et ne remonte plus au présent ou par inadvertance, sans le vouloir. À la longue, sa recherche ne permet plus d'y parvenir. Et la neurologie peut déclencher ou renforcer cette dégénérescence.

Ce qui a été consigné par l'écriture marque le chemin et rend réversible cet oubli « naturel » appelé de ses vœux par Jeanne Calment, qui avait décidé de faire bon ménage tant avec sa mémoire qu'avec sa vie, tout en arrêtant la réminiscence, pour ce qui a été écrit, à ce qui a été posé sur le papier et tel qu'il le fut : mais cette mémoire, ainsi réactivable par une possible relecture, n'est plus vive, à savoir mouvante selon l'erre du temps, elle devient mémoire morte, comme le papier l'aura conservée à la virgule près. Et limitée par ce qui a été consigné ; a contrario et pour cela-même, elle peut gêner, voire empêcher ce pseudo-oubli salvateur préconisé par Jeanne Calment. C'est ce que déplore Philippe Forest<sup>28</sup>, pour qui avoir écrit les derniers moments de sa fille l'a enseveli une seconde fois dans un linceul de papier. En effet, il déplore que les souvenirs qu'il en garde, au fil du temps, se limitent de plus en plus aux phrases écrites dans le livre. Qu'est devenue celle qui fut vivante ? Notons que les photos des derniers moments d'une personne peuvent induire un destin analogue : elles renvoient son souvenir visuel, une fois la personne disparue, aux ultimes images enregistrées d'elle. « Je n'avais pas non plus réalisé quel drôle de piège est l'écriture. On raconte une journée. Au lieu de s'être évanouie dans l'air comme toutes les autres journées non racontées, la journée passée est là, devant soi, captive. Une journée prisonnière des mots, figée, pétrifiée, solennelle aussi, une journée à mettre sur la cheminée, comme un objet d'art », rapporte pour sa part, et dans le même sens, Erik Orsenna<sup>29</sup>.

---

<sup>27</sup> BOUVARD, Philippe, *Ma vie d'avant, ma vie d'après*, Paris, J'ai Lu, 2011, p. 32-33.

<sup>28</sup> FOREST, Philippe, *L'Enfant éternel*, op. cit.

<sup>29</sup> ORSENNA, Erik, *Longtemps*, Paris, Poche, 1988, p. 187.

Ce choix en forme de paradoxe se montre sans réponse : dire (écrire) pour faire passer *ou* ne pas dire (ne pas écrire) pour ne pas fixer ; maintenir le souvenir vivant en l'entretenant au présent, *ou* le mettre de côté pour ne pas ressasser la souffrance. « J'aurais pu faire l'impasse, me glisser dans le silence, suivre un chemin tracé d'avance. Tout aurait été plus simple. Il aurait suffi de se taire, de livrer ce fardeau au néant. Mais j'avais choisi d'écrire [...] », remarque Nathalie Rheims<sup>30</sup>. Et, comme le note Régine Detambel, « L'écriture est un acte violent. [...] L'écriture représentait donc toujours un exercice physique éprouvant, écorchant forcément la surface sur laquelle il se pratiquait. Écrire procédait d'une chirurgie invasive. [...] Kafka distingue l'écriture-tourment et l'écriture-guérison. De même pour Virginia Woolf, suicidée à cinquante-neuf ans, comme si le travail de toute une vie n'avait servi qu'à aiguïser le malaise initial. Quant à Marguerite Duras, elle a toujours été très claire sur ce point : "Écrire toute sa vie, ça ne sauve de rien, ça apprend à écrire, c'est tout"<sup>31</sup> ». Pas de salut automatique au rendez-vous.

Cela dit, sans négliger le constat que l'essentiel passe à côté des mots pour le (mau)dire la vie... Les témoignages en ce sens ne manquent pas, là aussi : « Il est très difficile de transmettre une expérience vécue et les chemins de la recherche de la vérité passent par l'expérience, qui peut être mortelle, de l'erreur et de l'errance », remarque Edgar Morin<sup>32</sup>. Quel est donc le prix du nécessaire souvenir qui construit pas à pas notre histoire, dans et parmi notre environnement, en maintenant notre identité au fil du temps ?

### **En guise d'épilogue**

Alors, sur, et avec quelles traces<sup>33</sup> construire un espoir de vie viable ?

Pour avoir évoqué la fonction de l'art, je laisserai la parole au contraste entre une image et un poème. Les photos qui suivent ont été prises à proximité de Łódź, en Pologne. Elles marquent l'emplacement d'un camp où étaient gazés les enfants de moins de 16 ans, pendant la Seconde Guerre mondiale. Un trou béant dans le signifiant de l'humanité. Ce qui n'est pas dit est au-delà de l'horreur de cet acte et dépasse l'interdit fondamental de l'innommable. Pourtant, les proches du lieu en ont tiré leur survie. Les immeubles autour du camp sont toujours debout et habités, présents, abritant les générations suivantes : que savent-elles de

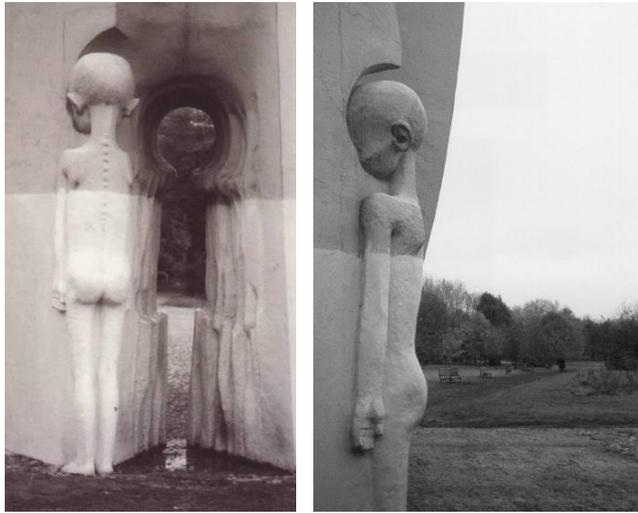
<sup>30</sup> RHEIMS, Nathalie, *Laisser les cendres s'envoler*, Paris, Editions Léo Scheer, 2012, p. 139.

<sup>31</sup> DETAMBEL, Régine, *Les livres prennent soin de nous*, Arles, Actes Sud, 2015, p. 63 ; 89.

<sup>32</sup> MORIN, Edgar, *Éduquer pour l'ère planétaire*, op. cit., p. 32.

<sup>33</sup> LANI-BAYLE, Martine et MILET, Éric, *Traces de vie. De l'autre côté du récit et de la résilience*, préface Cyrulnik, Boris, postface Pineau, Gaston, Lyon, Chronique Sociale, 2012.

l'endroit sur lequel leurs fenêtres donnent ? Serait-ce supportable de le savoir, pour s'autoriser à continuer d'y pouvoir vivre ?



(Photos M. Lani-Bayle)

Face à ce qui dépasse tout entendement, les voies de la poétesse Hélène Cadou gardent intact le fragile et tremblant silence réconcilié de la vie.

Si tu reviens  
Les soirs de vent  
Au seuil de la maison morte  
Tu trouveras le vieux puits  
Qui garde notre mémoire  
[...]  
Mais au fond de ta mémoire  
Un seul lieu  
Cette margelle  
Et l'eau qui te regarde  
[...]  
Entre hier et demain  
Toute une vie  
Et le manteau des forêts  
Sur la mémoire éteinte<sup>34</sup>

---

<sup>34</sup> CADOU, Hélène, *Miroirs sans mémoire*, Ancenis, Rougerie 1979, p. 13 ; 31 ; 35.